

Olivier Mannoni

Martin Suter : traduire la noirceur de l'âme

Auteur d'une demi-douzaine de romans qui tournent tous autour des abîmes de l'âme humaine et des méandres de la mémoire, l'auteur suisse-allemand Martin Suter pratique un genre littéraire proche du thriller, mais porté par un travail littéraire minutieux et un sens artistique affirmés. *La face cachée de la lune*, que je considère comme son meilleur livre à ce jour, en est un excellent exemple : pour cette descente aux enfers, Suter nous offre toutes les facettes de son art, et une mutation progressive du langage qui en dit long sur son savoir-faire tout en donnant bien du bonheur au traducteur.

Le premier passage que j'avais choisi pour cet atelier décrit la rencontre entre l'avocat d'affaires Urs Blank et celui qui va devenir son pire ennemi, le brasseur d'argent Pius Ott. Ce passage, qui joue un rôle essentiel dans la structure du récit, montre bien comment procède le romancier lorsqu'il s'agit de mettre tous les outils du style au service du récit. Cette séance est un round d'observation entre deux fauves : un avocat rompu aux pires méthodes de dégraissage des entreprises, un homme d'affaires amateur de chasse qui se sent aussi puissant un fusil à la main qu'un carnet de chèques sur la table. Dans cette première scène entre les deux hommes, Suter met en scène la préparation rituelle d'une chasse à l'homme, dont le ton et la forme décideront de toute la suite du livre. L'avocat gare sa *Jaguar* sur le parking avant d'entrer dans une somptueuse villa où tout semble préparer la mise à mort : fauteuils de cuir groupés comme un troupeau autour du feu – deux gigantesques cheminées, comme des autels sacrificiels –, parquet composé de « *polierte Riemen* », que j'ai traduites par « lames polies » pour souligner l'aspect froid et tranchant de la scène, table en acajou, trophées au mur, tekels accueillant l'invité en aboyant, comme si l'on avait déjà désigné le

solitaire qu'il va falloir traquer. Chaque mot, chaque nuance complète ici le tableau « à l'estomac » : au-delà des phrases s'installe une résonance de tout le texte. Cette vibration allemande, il s'agit de la rendre en français en reprenant non seulement les mots, mais tout l'imaginaire qu'ils véhiculent, parfois même à l'insu de l'auteur – ou plus précisément : à l'insu de son plein gré, tant la création littéraire relève, ici comme ailleurs, de l'inconscient.

Dans cette atmosphère de safari, Suter glisse un mot qui, plus encore que le dialogue qui l'entoure, va déterminer la relation entre les deux hommes : Blank « *nahm vorsichtig einen Schluck aus der hauchdünnen Porzellانتasse* », écrit Suter. Bien sûr, le thé dans la fine tasse est brûlant. Mais le génie de l'auteur est ici de transposer sur une réalité matérielle l'état d'esprit de son personnage : s'il boit « *vorsichtig* », « prudemment », ce n'est pas seulement que le liquide peut le brûler et que la tasse est fragile, c'est aussi et surtout qu'il guette l'homme qu'il a en face de lui. Nous sommes au début d'un match entre deux tueurs civilisés. Les adversaires s'épient. Et leur circonspection s'exprime dans le moindre de leurs gestes – y compris la simple consommation d'une tasse de thé. Il le boit donc bien « prudemment », et non avec précaution ou en faisant attention. « Prudemment » : on devine les yeux de l'avocat au-dessus de sa tasse, aux aguets. C'est ainsi que Suter crée l'ambiance de son récit : au traducteur de le respecter scrupuleusement.

Le passage travaillé en atelier offre un complément à cette approche descriptive, avec une série de dialogues extrêmement vifs et secs, presque théâtraux. Suter est aussi un scénariste de cinéma, et il faut en tenir compte lorsqu'on traduit les discussions (façon Audiard) qu'il met souvent en scène dans ses romans : retrouver le rythme du texte original, ses césures, la précision qui permet à l'écrivain d'évoquer toute l'intrigue par une allusion de deux mots.

Tels sont les objectifs qu'ils faut remplir ici ; l'atelier a montré combien cette recherche de la concision peut être créative – et amusante. Une phrase, par exemple, résume tout l'imbroglio financier dans lequel se trouve le client d'Urs Blank, Fluri, un homme d'affaires engagé dans une opération à risque en Russie et qui cherche des partenaires. Pius Ott demande à l'avocat si son client accepterait de signer une clause de responsabilité personnelle sur les sommes en jeu. « Tout dépend du montant », répond l'avocat. Et son interlocuteur demande : « Que voulez-vous dire ? ». « *Ab einer bestimmten Summe* », répond l'autre, dans le texte original, « *müsste er unterschreiben, weil er sonst in den Verdacht käme, er schliesse sogar einen Verlust in dieser Höhe nicht völlig aus.* » Cette phrase de deux lignes expose dans tous ses détails le piège que Blank et Ott vont tendre à Fluri, et constitue le centre de

l'intrigue financière du roman. Si elle est aussi concise tout en contenant autant d'informations, c'est qu'elle a recours à une série de « ficelles » grammaticales allemandes, qu'il faut rendre avec le même laconisme en français : le « *er schliesse sogar* » est à cet égard un parfait exemple, puis qu'il introduit à la fois un style indirect et une nuance de conditionnel. Pour rendre le rythme de la phrase allemande sans en perdre le sens, il faut couper la liaison logique (le « parce que »), inverser la structure verbale trop complexe (« il tomberait sous le soupçon... ») et condenser la nuance de conditionnel en un seul verbe : « À partir d'une certaine somme, il serait forcé de signer. Dans le cas contraire, il serait soupçonné de ne pas exclure totalement une perte susceptible d'atteindre un niveau aussi élevé. » Plus loin, on retrouve une difficulté analogue dans la restitution du rythme sec et des dialogues au cordeau de Suter : « *Wie sähe das aus, wenn er sich weigerte ?* » – « *Und wenn er unterschreibt und es trifft ein ? Rein hypothetisch ?* » – « *Rein hypothetisch bräche ihm das Genick* ». Là encore, chacune des phrases de ce dialogue rapide et sec pourrait, en français, compter deux fois plus de mots. Pour rendre cette concision qui rythme la totalité du récit et constitue l'un des éléments centraux du style de Suter – et lui donne sa touche « polar » –, il faut se rapprocher au maximum de la sécheresse de l'allemand : « Qu'est-ce qu'on dirait s'il refusait ? » – « Et s'il signe et que cela arrive ? Pure hypothèse ? » – « Votre pure hypothèse lui casserait les reins ». On est là dans un travail proche de la restitution métrique : il s'agit de rendre à la fois le sens – complexe – d'un texte et le débit très particulier qui lui donne sa force. Sans la précision de l'auteur dans le texte original, la partie serait perdue d'avance.

Là encore, les participants à l'atelier se sont plongés dans ce jeu avec les mots. Celui-ci a au moins prouvé une chose : à mi-chemin entre le roman psychologique et le polar pur, Martin Suter est toujours un styliste d'une redoutable précision, et un écrivain de grand talent. Quand la barre est aussi haute, traduire le polar n'est pas de tout repos, et c'est une chance.